




Inès Sfar

Sorbonne Université, Faculté des Lettres
UFR de Langue Française
STIH 4509
 <https://orcid.org/0000-0002-4450-8661>

La phraséologie française : sens structurant, sens pragmatique et sens ludique

French phraseology: Structuring sense, pragmatic sense and playful sense

Abstract

Building on previous work carried out on the semantics of phraseology, we will attempt to show that the study of the interaction between the phraseologism and its environment allows us to create a typology of the meanings that is in line with the crossing of cotextual elements. Three types of meanings will emerge from this study: the structuring, the pragmatic and the playful.

Keywords

Phraseology, typology of senses, pragmatics, playful, structuring of the discourse

0. Problématique

On peut poser la problématique de la phraséologie française à travers les deux constats suivants :

Le premier, évoqué par la quasi-totalité des travaux récents sur la phraséologie concerne sa marginalité. En effet, longtemps relégué à la marge de la linguistique, le phénomène phraséologique prend place aujourd'hui au cœur des théories linguistiques, quel qu'en soit le modèle : syntaxique, morphologique, sémantique, pragmatique, énonciatif, interactionnel, rhétorique, référentialiste, etc. Situé à l'interface de l'articulation entre grammaire et lexique, morphosyntaxe, sémantique et pragmatique, il impose une désorganisation / réorganisation des composantes du

système et permet de s'interroger à propos de la posture épistémologique à avoir par rapport aux usages en vigueur dans les domaines linguistiques déjà institués comme la syntaxe et la sémantique (cf. F. Grossmann, S. Mejri, I. Sfar, 2017 : « Présentation »).

Le deuxième concerne l'approche adoptée dans l'étude du phénomène phraséologique. En effet, l'approche syntaxique a été privilégiée dans la grande majorité des travaux consacrés à la phraséologie au détriment de l'approche sémantique, le sens étant considéré soit comme acquis, soit comme réduit aux dichotomies définitoires d'opacité / transparence et de compositionnalité / non-compositionnalité. Trois raisons expliquent cet ancrage essentiellement syntaxique :

- (i) le cadre théorique dans lequel s'inscrit l'essentiel des travaux sur la phraséologie : l'école transformationnaliste de Maurice Gross (1982, 1988) dont le fondement théorique définit les séquences figées comme étant des séquences syntaxiquement bien formées auxquelles il faut appliquer des tests syntaxiques pour en déterminer le degré de figement (ex. : la commutation, la mobilité, l'insertion, etc.) ;
- (ii) l'intérêt grandissant porté à l'automatisation, par exemple, la théorie Lexique-Grammaire qui a tenté d'élaborer des outils descriptifs et des ressources électroniques pour la reconnaissance des expressions figées, leur traduction automatique, leur enseignement, etc. et qui a dû revisiter toute la syntaxe à la lumière de l'impact du figement sur les séquences (verbales, nominales, adjectivales, prépositionnelles, adverbiales, etc.) ;
- (iii) la difficulté inhérente à l'approche sémantique ; le sens, contrairement à la syntaxe n'est pas tangible ; les unités qui lui servent de support sont rarement pré-construites et son analyse demeure tributaire de plusieurs facteurs indissociables et dont la considération globale doit faire face à plusieurs obstacles théoriques ; d'où la diversité des approches sémantiques du figement ; plusieurs dimensions ont été étudiées :
 - l'idiomaticité grâce aux travaux de G. Gréciano (1983), qui a focalisé sur le sens des expressions idiomatiques dans une perspective contrastive français-allemand ;
 - la référentialité qui distingue les travaux de G. Kleiber (de 1989 à 2018) et J.-C. Anscombe (de 1994 à 2015) dans leur description des proverbes¹ ;
 - la compositionnalité / non-compositionnalité des noms composés (cf. S. Mejri, 1997) ;
 - l'opacité / transparence des séquences figées (cf. S. Mejri, 2011) ;

¹ On pourra citer également les travaux d'Irène Tamba sur les proverbes littéraires et métaphoriques (2000, 2014).

- la pragmatité de certains types de séquences (cf. les « Actes de langage stéréotypés » chez M. Kauffe (2018), les « pragmatèmes » chez X. Blanco et S. Mejri (2018)).

Loin d'épuiser exhaustivement la diversité des approches sémantiques de la phraséologie, il s'agit ici néanmoins de tenter une première approximation ayant pour objectif de créer une typologie de sens qui s'inscrit dans l'interaction entre le phraséologisme et son environnement. Sens structurant, sens pragmatique et sens ludique sont les trois types qu'on essaiera de faire émerger à partir de cette étude. Il sera proposé, d'abord, dans la première partie de cette étude, un tour d'horizon de ce qui se joue désormais derrière la notion de sens structurant du phraséologisme (relations endophoriques, structuration discursive, etc.). Il sera question d'aborder ensuite, dans la deuxième partie, ce qui a trait aux valeurs pragmatiques des phraséologismes. La dernière partie vient illustrer la fonction ludique telle qu'elle est représentée à travers l'environnement co- ou contextuel des phraséologismes.

1. Le sens structurant

Au-delà de la problématique de l'opposition entre sens global et sens littéral, le concept de *sens structurant* trouve toute sa légitimité dans la définition même des unités phraséologiques. En effet, nous devons aux travaux de S. Mejri, dont un article de (2010) sur la structuration sémantique des séquences figées, l'idée que la signification de la séquence figée est une structuration qui implique la combinatoire interne de la séquence et ce qui la rattache à la combinatoire externe, celle qui l'insère dans le cadre de la phrase. Dans cette structuration interviennent en effet plusieurs mécanismes, généraux ou spécifiques, comme la conceptualisation, la globalisation, la suspension référentielle, la figuration ou les transferts sémantiques, l'interférence avec la situation d'énonciation, etc. Elle s'applique également à tout type d'unité phraséologique, qu'elle soit autonome, comme le proverbe, ou non-autonome comme les locutions (cf. S. Mejri 1998, 2001). Ceci n'étant pas notre propos, nous nous attacherons moins à montrer le rôle que joue la combinatoire externe dans la détermination du sens de la séquence, qu'à montrer l'impact de la signification des unités phraséologiques sur la structuration du discours. Pour ce faire, nous prendrons trois types de discours différents, nous permettant d'illustrer trois types de relations différentes, toutes basées sur la configuration sémantique externe structurante du phraséologisme.

1.1. Les relations endophoriques

Parler de structuration sémantique implique qu'on évoque les relations endophoriques caractéristiques de tout type de discours puisqu'elles désignent les relations référentielles qui s'exercent entre des expressions appartenant au même contexte linguistique ou situationnel. L'exemple type d'unité endophorique sur lequel nous avons eu l'occasion de travailler est celui du proverbe (cf. I. Sfar, 2011), qu'il soit détourné ou non. Le propre de cette insertion dans le discours est qu'elle permet de construire des relations lexicales entre les constituants du proverbe et les unités lexicales qui l'entourent et transforme la globalité sémantique caractéristique de ce type d'énoncés autonomes en imposant une lecture analytique de la séquence figée. Le proverbe assure dès lors une fonction de structuration du discours en participant à sa cohérence et à sa cohésion :

Exemple 1 : relation anaphorique entre le proverbe et son contexte

M. le ministre de la Guerre m'a fait l'honneur de me placer à la tête du 51^{ème} chasseurs, et je me plais à espérer que le 51^{ème} chasseurs n'aura pas à se plaindre de moi que je n'aurai à me plaindre de lui. *Les bons comptes font les bons amis.* (G. Courteline, *Les gâtés de l'escadron*, cité par A. Rey et S. Chantreau, 1989).

Exemple 2 : relation cataphorique entre le proverbe et son contexte

Toute médaille a son revers, et il est bien rare qu'une vertu ne soit pas doublée d'un vice. Chez les Grecs, l'amour de la liberté est doublé du mépris des lois et de toute autorité régulière. (About, *Grèce*, 1854: 65).

Exemple 3 : relation ana-cataphorique entre le proverbe et son contexte

À peine avais-je fait part de ce projet à ma mère qu'elle voulut préparer elle-même, un panier rempli de provisions, pour la route. J'étais consterné, ce panier détruisait tout le romanesque et le sublime de mon acte. Moi qui goûtait d'avance l'effroi de Marthe quand j'entrerais dans sa chambre, je pensais maintenant à ses éclats de rire, en voyant paraître ce prince charmant, un panier de ménagère à son bras. J'eus beau dire à ma mère que René s'était muni de tout, elle ne voulut rien entendre. Résister davantage, c'était éveiller les soupçons.

Ce qui fait le malheur des uns causerait le bonheur des autres. Tandis que ma mère emplissait le panier qui me gâtait d'avance ma première nuit d'amour, je voyais les yeux pleins de convoitise de mes frères. (Radiguet, *Le diable au corps*, p. 69).

Différents types d'anaphores sont impliquées dans ces réseaux sémantiques : fidèle, infidèle, associative, résomptive, etc. (pour plus de détails, voir I. Sfar, 2011).

Le proverbe n'a pas le monopole de la structuration textuelle, d'autres types d'unités phraséologiques, notamment les locutions, servent d'outil à cette opération. Citons à titre d'exemple les deux locutions verbales suivantes :

On avait un peu l'impression en face d'eux, que des malaises passaient, vous connaissez l'expression : des anges... Et bien, c'était un peu ça, *les anges passaient...* (F. Nourricier, *Le maître de maison*, p. 94, cité par A. Rey et S. Chantreau, 1989).

La curiosité une fois éveillée se glissa partout et [...] fouilla pour essayer de découvrir quelque chose ; mais comme on dit chez nous, elle fut obligée de *donner sa part au chat* (Chauvelot, *Scènes de la vie de campagne 1861*, cité par A. Rey et S. Chantreau, 1989).

Ce qui distingue les proverbes des unités non proverbiales est le fait que ces dernières représentent un élément de l'enchaînement prédicatif des composants d'une phrase, alors que le proverbe, en tant qu'unité autonome, peut être lui-même un prédicat et permettre par conséquent une sorte de synthèse de ce qui précède ou de ce qui suit.

1.2. La relation entre titres et clausules

Évoquer la relation entre titres et clausules revient à étudier l'articulation entre les deux éléments clés de la chaîne narrative : l'incipit et le synopsis. Cette relation, en plus d'être qualifiable d'endophorique (cf. A.-M. Paillet, 2014), crée un lien sémantique entre le titre et la clausule. L'exemple qui nous permet d'illustrer parfaitement cet état de fait est celui des fables de La Fontaine.

Plusieurs travaux ont pris pour objet d'étude l'œuvre poétique de La Fontaine pour en étudier le vocabulaire (P. Tonazzi, 2017), les mécanismes énonciatifs (A. Rodriguez Somolinos, 2005), les syntagmes nominaux (M.-J. Béguelin, 1998), les titres (J. Anis, 2002) et même l'exploitation dans l'apprentissage de la littérature. Dans son analyse des titres, J. Anis (2002) évoque plusieurs possibilités de mise en relation entre le titre de la fable et son texte : thème / propos, titre / expansion, titre / résumé. Selon lui, « le titre peut aussi être envisagé comme un résumé anticipé du texte, avec lequel il entretient des relations paraphrastiques de condensation / expansion » (2002 : 33). Cette relation peut être illustrée grâce aux exemples de titres suivants : *Le Loup plaidant contre le Renard par devant le Singe*, *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, *Les Grenouilles qui demandent un roi*. D'autres sont moins explicites laissant libre cours à l'interprétation pour la restitution du sens et à l'imagination pour la reconnaissance des personnages : *Contre ceux qui ont le goût difficile*. Il est donc clair que le titre occupe plusieurs fonctions dans sa relation avec le reste du texte : le titre annonce, amorce, commence l'histoire, mais il résume, synthétise, renvoie, crée de l'intertexte dans le texte.

La question à laquelle nous tenterons de répondre est celle de savoir en quoi les titres et les clausules des *Fables* de La Fontaine représentent-ils des unités phraséologiques ?

Dans un ouvrage consacré aux titres des tableaux, B. Bosredon rattache l'intitulation à la pratique de l'étiquetage défini comme « une pratique langagière spécifique par laquelle un objet *in praesentia* est identifié au moyen d'une séquence linguistique écrite qui lui est contiguë » (1997 : 14). Plus tard, dans un article de 2017, il attribue à ces dénominations une particularité qui les rapproche des locutions figées : elles sont polylexicales et dotées d'une fixité, même si cette fixité est différente, affirme-t-il, de celle décrite par S. Mejrî (1997) en ce sens qu'elle est « sans degrés », sans défigement possible, même partiel. « Modifier un titre n'a pas plus de sens que modifier une dénomination, modifier un titre, c'est produire un autre titre » (B. Bosredon, 2017 : 65). Cette particularité est aisément vérifiable dans le cas des *Fables*.

Au-delà de la fixité formelle de la structure interne du titre (N de N, N de N_{propre}, N Adj, etc.)², nous pouvons relever d'autres caractéristiques comme : la contrainte sur l'emploi de l'article : une structure binaire en *le...le*, *un...un*, la syntaxe particulière des titres, l'ordre des composants dans le titre.

S'ajoute à cette double fixité formelle et syntaxique, une fixité sémantique : opposition entre les référents génériques et les référents spécifiques, entre le défini et l'indéfini, etc.

Le tout est corroboré par le constat que plusieurs titres des *Fables* sont repris en discours sous la forme de séquences figées ou de citations et plusieurs d'entre elles ont donné lieu à des expressions figées en langue, qu'elles soient de nature phrastique ou pas. Par exemple, l'emploi des syntagmes : *La poule aux œufs d'or*, *Le corbeau et le renard*, *L'œil du maître*, *Le lièvre et la tortue* n'évoque pas plus les *Fables* que de simples séquences figées désignant respectivement : le gain d'argent rapide et éphémère, la ruse, la surveillance du maître, la patience et l'endurance.

Quand ce n'est pas le titre, c'est la clause de la fable qui est réutilisée et on pourrait établir un lien de coréférence entre les deux éléments. Les exemples sont nombreux :

— les clauses anaphoriques :

Le corbeau et le renard	→	Tout flatteur vit au dépens de celui qui l'écoute.
Le renard et le bouc	→	En toute chose il faut considérer la fin.
Le cheval et le loup	→	Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Le chat et un vieux rat	→	La méfiance est mère de la sûreté.

— les clauses cataphoriques :

Le lièvre et la tortue	→	Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
------------------------	---	--------------------------------------------------

² J. Anis (2002 : 35) affirme qu'il n'existe que deux exemples de titres ne constituant pas de syntagme nominal et que les 239 restants sont constitués d'un ou plusieurs SN. Les 77 (32% environ) qui n'en contiennent qu'un peuvent être qualifiés d'uni-nucléaires, 162 sont polynucléaires, qui se répartissent ainsi : 137 bi-nucléaires (57%), 23 tri-nucléaires (10%), 2 quadri-nucléaires (1%).

1.3. La relation entre les éléments constitutants des phrasèmes discontinus

Il s'agit, dans ce troisième cas de figure, non plus de relations lexicales, mais de relations grammaticales. En effet, plusieurs exemples de ce qu'on appelle communément « les mots grammaticaux » sont des unités phraséologiques qui contribuent de façon décisive à l'organisation grammaticale de la phrase. Selon les termes de M. Riegel *et al.*, « les mots-outils marquent les relations entre mots et groupes de mots dans la structure phrastique (prépositions et conjonctions) ou assurent l'actualisation d'une autre partie du discours (les déterminants) » (1994 : 536). Afin d'illustrer ces phrasèmes grammaticalisés, que leur structure soit continue ou discontinue, nous citons les exemples suivants :

- (1) **Soit... soit** (conjonction qui, utilisée en corrélation, permet de marquer une alternative, indépendamment des éléments corrélés) :

— des noms :

Je défie qu'on me cite **soit** un acte, **soit** une propriété, **soit** un mode quelconque d'existence de l'animal, dont l'analogue ne se retrouve pas chez le végétal. (P. Leroux, *Humanité*, 1840, p. 110).

— des adverbes :

Tous les médecins ont d'ailleurs reconnu cette vérité, **soit** implicitement, **soit** explicitement. (Cl. Bernard, *Princ. méd. exp.*, 1878, p. 298).

— des adjectifs :

Son école, [...] a fourni [...] des savans, **soit** géomètres, **soit** astronomes, **soit** médecins, à toute la Grèce, et des sages à l'univers. (Cabanis, *Rapp. phys. et mor.*, t. 1, 1808, p. 13).

— des subordonnées hypothétiques :

C'est l'objet de cette Providence particulière qui ne cesse pas d'être incompréhensible, **soit qu'elle** prédestine les élus; **soit qu'elle** les dote de dons inégaux; **soit qu'elle** fasse servir le mal au triomphe du bien; **soit que**, inébranlable en ses arrêts, elle se laisse néanmoins toucher par la prière et par le mérite de la vertu; **soit qu'elle-même** attire à soi nos intelligences et nos volontés, dont elle veut concentrer tous les efforts. (Ozanam, *Philos. Dante*, 1838, p. 200).

- (2) **Plus... plus** (dans une relation corrélatrice, il sert à indiquer une augmentation progressive). Il représente également un moule à partir duquel sont formées plusieurs unités phraséologiques, de type proverbial :

Plus on est de fous, plus on rit = Plus on est nombreux, plus on s'amuse.

2. Le sens pragmatique

Si l'étude du sens structurant doit rendre compte des contraintes imposées par le co-texte et la relation entre l'unité phraséologique et son environnement, le sens pragmatique est à chercher dans les conditions de production énonciatives ou contextuelles, qui intègrent tous les aspects significatifs liés à la situation de communication et toutes les marques de l'actualisation spatio-temporelle. Au-delà de l'environnement phrastique ou textuel, le sens pragmatique établit un lien avec la situation d'énonciation. Trois exemples nous permettent d'illustrer cette analyse : les pragmatèmes, les marqueurs déictiques et les séquences performatives.

2.1. Les pragmatèmes

Dès qu'on évoque le sens pragmatique, on ne peut s'empêcher de penser à ces unités phraséologiques de type particulier, dont l'emploi est fortement contraint par la situation d'énonciation, pour ne pas dire, défini par ces éléments actualisateurs qui vont au-delà du sens de la séquence, pour en spécifier les conditions d'emploi : les pragmatèmes (cf. les travaux de I. Mel'čuk, 1995 ; A. Polguère *et al.*, 2012 ; X. Blanco Escoda, 2013 ; S. Mejri, 2018 ; X. Blanco Escoda, S. Mejri, 2018, etc.).

Dans les définitions que nous pouvons donner aux exemples de formules suivants, qu'elles soient spécifiques aux fêtes civiles et religieuses (*Joyeux anniversaire (de mariage), Joyeux baptême, Joyeuse circoncision, Joyeux Noël, Joyeuses Pâques*, etc.), ou aux salutations (*bonjour, bonne soirée, bonne (fin de) journée, au revoir, à la prochaine, à demain*, etc.), ou même des signalisations du type : *défense de fumer, pelouse interdite, chien méchant*, etc., nous constatons que le sens comporte des éléments de la situation d'énonciation comme : les interlocuteurs (âge, sexe, position sociale, etc.), le contexte spatio-temporel (lieu, moment, etc.), la nature des liens entre les interlocuteurs, le contexte (formel, informel, professionnel, familial, amical, etc.). Tous ces éléments ne sont pas représentés de la même manière dans tous les types de pragmatèmes. Notre objectif n'étant pas de présenter la typologie des pragmatèmes, mais de montrer la relation entre les éléments contextuels, qu'ils soient internes (dans le pragmatème) ou externes (dans la situation de communication). En effet, l'ancrage énonciatif de ce type de séquences se fait toujours par le biais d'éléments internes : pronoms (*ci-gît*), ou déterminants (*mes hommages à Madame, mes félicitations*), mais en l'absence d'éléments énonciatifs explicites, comme dans les syntagmes nominaux (*pelouse interdite, chien méchant*), c'est le cadre spatial qui est restitué implicitement lors de l'interprétation (*ici, pelouse interdite, ici, chien méchant*).

On pourra distinguer par conséquent trois types de relation pragmatique entre l'unité phraséologique et le contexte :

- (1) une relation explicite directe, qui véhicule une adéquation entre les marqueurs énonciatifs internes et externes,
- (2) une relation implicite indirecte, qui nécessite la restitution de marqueurs énonciatifs elliptiques,
- (3) une relation de rupture énonciative entre les marqueurs internes et externes (cf. 2.2. les marqueurs déictiques).

2.2. Les marqueurs déictiques

Les déictiques sont considérés, avec les modalités, comme les indices de l'énonciation. Il s'agit d'unités linguistiques « dont le sens implique obligatoirement un renvoi à la situation d'énonciation pour trouver le référent visé » (G. Kleiber, 1986 : 12). Toutefois, il arrive que la relation qui s'établit entre le marqueur déictique et la situation de communication soit biaisée. Prenons l'exemple du phrasème *de quoi je me mêle ?* nous constatons que le pronom personnel *je* et le pronom réfléchi *me* ne réfèrent pas à la première personne du singulier, mais au contraire à la deuxième personne. C'est un « je » qui équivaut à « tu ». Pour l'interpréter correctement, il faut restituer la relation entre le pronom « je » et son référent implicite « tu ». On pourrait voir dans cette rupture référentielle une atténuation de l'idée véhiculée par cette expression qui aurait quelque chose de brutal ou déplaisant : *de quoi tu te mêles ?* qui aurait pour synonyme *occupes-toi de tes affaires !* On peut dire que dans cet exemple, l'opacité de l'unité phraséologique provient de cette rupture du sens indexical.

Un deuxième exemple pourrait illustrer notre propos : c'est la « petite phrase »³ extraite du recueil de P. Delerm (2018 : 143) : *j'dis ça, j'dis rien*. Il précise « c'est une espèce de précaution postoratoire, parfaitement ambiguë, dont la subjectivité rejaillit sur la fadeur de l'interlocuteur ». On pourrait remplacer le deuxième pronom « je » par « tu » : *j'dis ça, tu dis rien*, une manière de s'excuser ou de demander à son interlocuteur : *fais comme si je n'avais rien dit*, comme si le locuteur avait ce pouvoir d'effacer les mots et d'annuler les énoncés.

³ Philippe Delerm, *Et vous avez eu beau temps ? La perfidie ordinaire des petites phrases*. Paris : Seuil 2018.

2.3. Les séquences performatives

Il s'agit là d'un type particulier d'unités phraséologiques à sens pragmatique, dont la simple énonciation donne lieu à un acte. En effet, l'énonciation performative ne se limite pas à dire les choses, elle les fait.

Cette énonciation performative est présente dans plusieurs cas de figure, où les mots sont des actes. Trois exemples d'énoncés performatifs :

- (i) Les formules d'excuse comme *pardon, désolé, je m'excuse, toutes mes excuses*, etc. qui veulent dire : *veuillez accepter mes excuses*.
- (ii) Les formules techniques comme *à vos marques. Prêts. Partez !, Rien ne va plus, les jeux sont faits, larguez les amarres !*
- (iii) Les prières ou professions de foi, par exemple la prière catholique :

*Je vous salue, Marie pleine de grâce ;
Le Seigneur est avec vous. [...] Amen.*

Ces exemples d'énoncés performatifs illustrent parfaitement ce lien implicite qui existe entre les mots et les actes.

3. Le sens ludique

En tant que fonction du langage, la fonction ludique, même si elle a été marginalisée par les linguistes (cf. Jakobson et Martinet), joue un rôle central dans la créativité langagière et poétique, dans l'acquisition des langues et dans tous les jeux langagiers sociaux. Elle permet de rattacher les différents types de jeux langagiers à la linguistique. Le sens ludique est, par conséquent, à chercher dans l'interaction entre le phraséologisme d'un côté, le cotexte et / ou le contexte de l'autre. Le jeu peut en effet résulter de « l'inadéquation » voire même de « l'incompatibilité » entre le phraséologisme et ses co- et contextes.

En évoquant la dimension ludique, on se contentera des cas de défigement⁴, qui véhiculent à eux seuls le jeu **sur** les phraséologismes et **dans** leur emploi, le phraséologisme ne pouvant être défigé qu'en relation avec un environnement (cotextuel ou contextuel ou les deux simultanément).

Le sens ludique se présente dès lors comme une reconstitution soit du sens structurant, lorsque le jeu implique la relation entre le phraséologisme et son

⁴ Nous ne reviendrons pas ici sur la littérature consacrée au défigement. Pour plus de détails, voir L. Zhu (2013) pour les textes journalistiques, T. Ben Amor (2007) et Y. Yakubovich (2015) pour les textes littéraires, etc.

cotexte, soit du sens pragmatique, quand le contexte est en interaction avec le phraséologisme.

3.1. Sens ludique et cotexte

Le défigement d'une unité phraséologique prend tout son sens dans le cotexte qui met en évidence le jeu, et ce quelle qu'en soit la nature (phonétique, morphologique, sémantique, etc.). Les exemples de ludisme langagier fusent dans la littérature. Les plus fréquents sont ceux qui reposent sur un jeu relevant de la dualité sens littéral / sens global. Par exemple, dans :

La bicyclette est l'instrument idéal pour **lever le pied** sans **perdre les pédales**. (Jean Rivoire),

l'enchaînement des deux locutions verbales met en jeu le sens littéral de chacune d'elles : (i) déplacer le pied de bas en haut ; (ii) être privé provisoirement ou définitivement des pédales. La relation d'opposition exprimée au moyen du coordonnant « sans » permet d'activer le sens littéral tout en sous-entendant le sens global.

D'autres exemples, comme les titres du journal satirique le *Canard enchaîné*, représentent des défigements dont le sens prend forme dans l'article lui-même.

Mediator sur toute la ligne

Ce médicament contre le diabète, prescrit comme coupe-faim, ne coupait pas que la faim, il a aussi coupé la vie et trop longtemps coupé les autorités sanitaires et politiques de la réalité de ses dangers.

Le Canard enchaîné, Le dossier 2012, p. 90

Dans cet extrait, nous relevons des relations ludiques de différentes sortes :

- (i) un jeu phonétique entre ce qui est dit « Mediator sur toute la ligne » et ce qui est sous-entendu à travers la locution *sur toute la ligne*, c'est le fait d'être « d'accord sur toute la ligne » ;
- (ii) un jeu sur le sens de la locution *sur toute la ligne* (= complètement) qu'on retrouve dans l'article entre *coupe-faim* et *coupe-vie* : un médicament qui est décrit comme un coupe-faim, mais qui a fini par couper la vie à ces utilisateurs ;
- (iii) un jeu sur la polysémie du verbe *couper* utilisé dans trois contextes différents : « couper la faim » ; « couper la vie » ; « couper les autorités sanitaires de la réalité ».

Il arrive que le sens ludique soit également structurant puisqu'il permet de structurer le discours autour d'une séquence défigée et de présenter par conséquent un nouveau paradigme sémantique, comme dans l'exemple suivant :

Parler pour ne rien dire

[...] Mais me direz-vous si on parle pour ne **rien** [usage 1] dire, de quoi allons-nous parler ?

Eh bien de **rien** [usage 1] ! De **rien** !

Car *rien*, **ce n'est pas rien** [usage 2] ! *La preuve c'est qu'on peut le soustraire*

Rien moins rien = **moins que rien** [usage 3] !

Une fois *rien*... **c'est rien** ! [usage 4]

Deux fois *rien*... *ce n'est pas beaucoup* !

Mais **trois fois rien** !... *Pour trois fois rien* [usage 5], on peut déjà acheter quelque chose... et pour pas cher !

R. Devos, *Matière à rire, L'intégrale*

où le jeu est basé sur les différents usages du mot *rien* en discours et plus particulièrement, sur sa polysémie telle qu'elle est véhiculée dans les différentes séquences figées comme : *parler pour ne rien dire*, *ce n'est pas rien*, *moins que rien*, *c'est rien*, *trois fois rien*, etc.

3.2. Sens ludique et contexte

On peut se représenter le sens ludique des défigements à travers le contexte ou la situation d'énonciation. Deux exemples nous permettent d'illustrer ce cas de figure : les histoires drôles et les questions oratoires.

- (1) Les histoires drôles : pourquoi ? Tout simplement parce qu'il s'agit d'une trame narrative qui impose les trois facteurs de l'énonciation : le « je », le « ici » et le « maintenant ». Ces trois éléments sont nécessaires à la réalisation de la chute et à l'interprétation de la blague. C'est d'ailleurs souvent la relation qui existe entre ces éléments contextuels et les séquences défigées. L'exemple suivant :

Dans la salle des urgences à l'hôpital :

— Docteur, j'ai peur, je perds un peu de sang.

— Allons, ce n'est pas grave, **gardez votre sang froid**.

J.-M. Defays, L. Rosier, 1999 : 116

met en évidence le jeu entre la séquence défigée « *garder votre sang froid* », la locution d'origine sous-jacente « *perdre son sang froid* », et la séquence quasi-libre « *perdre du sang* ». L'effet du rire est obtenu grâce au contraste entre la situation de panique, donc d'absence de sang froid, dans laquelle se trouve la patiente face à la perte de sang réelle qu'elle constate, et l'attitude du médecin, préoccupé par le sang froid de la patiente et non par le « sang chaud » qu'elle perdait.

Le procédé de défigement est utilisé également pour faire de l'humour noir :

Dans le genre de l'humour noir, citons ce dialogue au chevet d'un malade : « Docteur, quand va-t-il s'éteindre ? — Oh, vous savez, **ce n'était pas une lumière** » (Sophie Arnould).

La polysémie du verbe *s'éteindre*, qui dans son sens premier, s'applique à un objet et signifie « cesser de brûler ou d'éclairer », mais qui peut avoir pour sujet un humain et signifier par conséquent « mourir » ou « disparaître », permet de faire un croisement entre ces deux significations pour obtenir la comparaison sous-jacent dans l'exemple ci-dessus : « personne qui s'éteint comme une lumière ».

(2) Les questions oratoires : il s'agit d'un type particulier d'énoncés qui permet d'opposer deux contenus : celui de l'interrogation et celui de la réponse dans un même énoncé. Contrairement aux devinettes, ces questions oratoires exigent l'unique présence de l'énonciateur, lui-même destinataire du message. Le jeu question / réponse se réduit à une seule énonciation, comme dans :

Comment pourrait-on avoir dans le nez des gens qu'on ne peut pas sentir ? (Pierre Dac)

Le jeu sur le sens littéral de chacune des expressions *avoir quelqu'un dans le nez* et *sentir quelqu'un* permet de dépasser la synonymie qui peut relier ces deux locutions dans leur sens global, puisqu'elles signifient toutes les deux « ne pas supporter quelqu'un ».

Tandis que dans cet exemple :

Certaines personnes ne tiennent pas leur parole. Comment la tiendraient-ils, puisqu'ils l'ont donnée (Pierre Dac),

le jeu résulte du passage de l'antonymie des verbes *tenir* et *donner*, dans leur emploi libre, à une synonymie qui les caractérise dans des emplois métaphoriques comme *tenir sa parole* ou *donner sa parole*.

4. Conclusion

Trois pistes de recherche autour de cette typologie des sens gagnent à être développées. La première concernera le sens structurant et le rapport entre cohésion et cohérence au sein des énoncés, le rôle des connecteurs phraséologiques du type *d'abord*, *ensuite*, *enfin*... dans la structuration du discours d'une manière continue ou discontinue n'étant plus à démontrer. La deuxième permettra de mettre en évidence, au niveau pragmatique, le rôle joué par les « Actes de langage stéréo-

typés », développés par M. Kauffer, dans la détermination du sens. La troisième, essentiellement basée sur la dimension ludique du sens, exploitera les jeux mis en œuvre par les phraséologismes pour montrer la complémentarité entre cotexte et contexte dans l'explicitation du sens.

Références citées

- Anis J., 2002 : « Les titres des *Fables* de La Fontaine : “définitude”, généricité, narrativité ». *Linx*, 47. [En ligne], mis en ligne le 1 juin 2003, URL : <http://journals.openedition.org/linx/559> ; DOI : 10.4000/linx.559 (consulté : 12.05.2018).
- Anscombre J.-C., 1994 : « Proverbes et formes proverbiales : valeur évidentielle et argumentative », *Langue française*, 102 [Paris : Larousse].
- Anscombre J.-C., 2011 : « L'introduction du pronom neutre dans les marqueurs médiatifs à verbe de dire de type *Comme dit le proverbe* / *Como dice el refrán* : étude sémantique contrastive d'une contrainte polyphonique ». *Langages*, 184, 13—34.
- Béguelin M.-J., 1998 : « L'usage des SN démonstratifs dans les *Fables* de La Fontaine ». *Langue française*, 120, 95—109.
- Ben Amor T., 2007 : *Le jeu de mots chez Raymond Queneau*. Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse.
- Blanco Escoda X., 2013 : « Les pragmatèmes : définition, typologie et traitement lexicographique ». *Verbum*, 4 [Vilinius Universitetas], 17—25.
- Blanco Escoda X., Mejri S., 2018 : *Les pragmatèmes*. Paris : Classiques Garnier.
- Bosredon B., 1997 : *Les titres de tableau. Une problématique de l'identification*. Paris : PUF.
- Bosredon B., 2017 : « Regards croisés sur deux onomastiques situées ». In : I. Sfar, P.-A. Buvet, eds. : *La phraséologie entre fixité et congruence*. Paris : Academia/L'Harmattan, 61—74.
- Chabanne J.-C., 2003 : « L'apport de quelques outils linguistiques à la description de l'humour dans un texte de Raymond Devos ». *Humoresques*, 17, 11—30.
- Defays J.-M., Rosier L., 1999 : *Approches du discours comique*. Liège : Mardaga, série « Philosophie et langage ».
- Delerm P., 2018 : *Et vous avez eu beau temps ? La perfidie ordinaire des petites phrases*. Paris : Seuil.
- Devos R., 1991 : *Matière à rire. L'intégrale*. Paris : Plon.
- Gréciano G., 1983 : *Signification et dénotation en allemand. La sémantique des expressions idiomatiques. Recherches linguistiques*. Études publiées par le Centre d'Analyse Syntaxique, Université de Metz IX, Faculté des Lettres et Sciences Humaines.
- Gross M., 1982 : « Une classification des phrases “figées” du français ». *Revue québécoise de linguistique*, 11 (2), 151—185.
- Gross M., 1988 : « Les limites de la phrase figée ». *Langages*, 90, 7—22.

- Grossmann F., Mejri S., Sfar I., 2017 : *La phraséologie : sémantique, syntaxe discours*. Paris—Genève : Honoré Champion.
- Kauffer M., 2018 : « Phraséologismes et actes de langage ». In : O. Soutet, S. Mejri, I. Sfar, eds. : *La phraséologie : théories et applications*. Paris—Genève : Honoré Champion, 143—158.
- Kleiber G., 1986 : « Déictiques, embrayeurs, etc. Comment les définir ? ». *L'information grammaticale*, 30, 3—22.
- Kleiber G., 1989 : « Sur la définition du proverbe ». In : G. Gréciano, dir. : *Phraséologie contrastive*. *Europhras* 88, Faculté des Sciences Humaines de Strasbourg, 233—252.
- Kleiber G., 2018 : « Expression figées et proverbes à la croisée de l'opposition transparence / opacité ». In : O. Soutet, S. Mejri, I. Sfar, eds. : *La phraséologie : théories et applications*. Paris—Genève : Honoré Champion, 33—58.
- Mejri S., 1997 : *Le figement lexical. Descriptions linguistiques et structuration sémantique*. Publications de la Faculté des Lettres de la Manouba. Tunisie.
- Mejri S., 1998 : « Structuration sémantique et variation des séquences figées ». In : S. Mejri, G. Gross, A. Clas, T. Baccouche, eds. : *Le figement lexical*. 1^{er} RLM. Tunis, 103—112.
- Mejri S., 2001 : « La structuration sémantique des énoncés proverbiaux ». *L'information grammaticale*, 88, 10—15.
- Mejri S., 2010 : « Structuration sémantique des séquences figées ». In : S. Mejri, P. Blumenthal, eds. : *Les configurations du sens*. ZFSL, Beiheft 37. Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 59—72.
- Mejri S., 2011 : « L'opacité des séquences figées ». In : F. Neveu, P. Blumenthal, N. Le Querler, eds. : *Au commencement était le verbe — Syntaxe, sémantique et cognition*. Coll. Sciences pour la communication, 373—386.
- Mejri S., 2018 : « Les pragmatèmes et la troisième articulation du langage ». *Verbum*, XL (1), 7—19.
- Mel'čuk I., 1995 : « Phrasemes in Language and Phraseology in Linguistics ». In : M. Everaert, E.-J. van der Linden, A. Schenk, R. Schreuder, eds. : *Idioms. Structural and Psychological Perspectives*. Hillsdale, N.J./ Hove, U.-K., 167—232.
- Paillet A.-M., 2014 : « Quand la figure croise l'anaphore linguistique dans les *Fables* de La Fontaine ». *Figures du discours et contextualisation*, mis en ligne le 25 septembre 2014. URL : <http://revel.unice.fr/symposia/figuresetcontextualisation/index.html?id=1427> (consulté : 12.05.2018).
- Polguère A., Fléchon G., Frassi P., 2012 : « Les pragmatèmes ont-ils un charme indéfinissable ? ». In : P. Ligas, P. Frassi, eds. : *Lexiques. Identités. Cultures*. QuiEdit, <hal-00864863>, 81—104.
- Riegel M., Pellat J.-C., Rioul R., 1994 [réed. 2003] : *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.
- Rodríguez Somolinos A., 2005 : « Énonciation et discours rapporté dans les *Fables* de La Fontaine ». *Bulletin Hispanique*, 107-1, 139—154.
- Sfar I., 2011 : « Le proverbe : un prédicat endophrorique ». In : A. Pàmies, J.D. Luque Duran, P. Fernandez Martín, eds. : *Paremiologia y herencia cultural*. Série Granada Linguística, Educatori, 107—118.

- Sfar I., Buvet P.-A., éds., 2017 : *La phraséologie entre fixité et congruence. Hommage à Salah Mejri*. Paris : Academia/L'Harmattan.
- Soare G., Moeschler J., 2013 : « Figement syntaxique, sémantique et pragmatique ». *Pratiques* 159—160 : *Le figement en débat*. L. Perrin (dir.), 23—41.
- Tamba I., 2000 : « Le sens métaphorique argumentatif des proverbes ». *Cahiers de praxématique*, 35 : *Sens figuré et figuration du monde*, 39—57.
- Tamba I., 2014 : « Du sens littéral au sens compositionnel des proverbes métaphoriques ». In : R. Daval, P. Frath, E. Hilgert, S. Palma : *Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*. Reims : Éditions et presses universitaires de Reims, <hal-01864852>, 501—516.
- Tonazzi P., 2017 : *Le vocabulaire des fables de La Fontaine*. Berg International éditeurs.
- Yakubovich Y., 2015 : *Défigement dans les textes poétiques. Typologie et exemples en français, espagnol, catalan, russe, bélarusse et polonais*. Thèse de doctorat. Université Autonome de Barcelone.
- Zhu L., 2013 : *Typologie du défigement dans les médias écrits français*. Thèse. Université Paris 13.